

La Belle Aux Gants Noirs

FEUILLETON DE L'ABEILLE

ritables. Alors la Falterni, gagnée par l'enthousiasme général, joignit sa prière aux instances du public, et la jeune fille consentit à chanter de tête qu'elle consentait à chanter de nouveau. Elle se pencha vers l'accompagnateur et lui dit à voix basse quelques mots auxquels celui-ci répondit par des signes énergiques. Mais la chanteuse hésitait, connaissant l'usage établi très sagement par le professeur de ne jamais laisser répéter un morceau, tant pour ne point allonger encore un spectacle long par lui-même, que pour ménager des susceptibilités aisément irascibles. Les applaudissements, les cris, les "bis" impérieux continuaient de retentir. L'artiste, toujours droite et calme, marcha vers le fond de la scène, souleva la draperie qui fermait la porte du petit salon servant de foyer, puis revint, suivie d'une grosse vieille femme dont l'apparition, en toute autre circonstance, eût assurément soulevé moins de bravos que d'éclats de rire. Qu'on se figure en effet une masse noire, aussi large que haute, surmontée d'une tête énorme et colorée, encadrée d'une vaste capote en forme de cabriolet, s'avancant rapide et roulante, avec des sourires et des mines de triomphatrice! Heureusement le public avait été emporté par l'enthousiasme à des sommets d'où le ridicule ne s'aperçoit plus. Il voulait entendre de nouveau la chanteuse; peu lui importait tout ce qui n'était pas elle. La vieille dame rotina péniblement ses gants de fil noir qu'elle glissa sur le sol son vaste châle pour donner quelque liberté à ses bras trop courts, fixa d'un geste rapide ses lunettes sur l'extrémité de son tout petit nez, puis, sans avoir besoin d'aucune partition, elle joua le prélude des Nozze di Figaro: "Voilà che sapete."

Le contraste entre la dramatique déclamation de l'Africaine et les ingénus soupirs du page amoureux de sa marraine produisit l'effet qu'avec raison l'artiste avait su prévoir. Les sensations éprouvées furent d'autant plus vives qu'elles étaient plus différentes, et la seconde ovation dépassa la première en enthousiasme et en intensité. C'était bien un triomphe, un triomphe sans égal dans l'histoire déjà longue et très glorieuse des concerts de la Falterni. Tous les auditeurs étaient debout, criant, applaudissant, réclamant à continuation et la répétition d'un plaisir si vif et si imprévu. La Falterni joyeuse agitée, embrassait son élève, serrait les mains de la grosse dame béhémote assise devant le piano, saluait le public qui l'acclamait à son tour dans toutes les langues et dans tous les idiomes. De tous les points de la salle des "bis" frénétiques montaient parmi les bravos, les hurrahs et les clameurs martelées. La jeune fille fit signe qu'elle consentait à chanter encore, et soudain le bruit cessa, le silence se fit. Sans doute pour montrer les faces multiples de son talent et pour empêcher l'affaiblissement des sensations en les répétant, identiques, de même qu'elle avait délaissé Meyerbeer pour Mozart, elle quitta, et cette fois Mozart pour Gounod, et d'une voix vibrante, avec une physionomie empreinte de douleur tragique, elle dit les géniales stances de Sapho. La plainte inspirée s'éleva au milieu d'une véritable tempête de ramplots et d'acclamations. Le concert fut interrompu durant près d'un quart d'heure. On ne cessait plus d'applaudir.

La jeune fille saluait, faisait effort pour sourire, mais d'une geste automatique, elle s'appuyait sur l'épaule de la grosse dame, soit pour se soutenir dans le péril d'une émotion trop forte, soit pour lui faire partager d'une façon plus intime l'ovation dont elle savourait la douceur. Et celle-ci regardait son enfant comme les voyants contemplant en leur extase les anges qui les visitent. Sa laideur en était comme illuminée, tant elle s'éclairait de tendresse. Sur un mot murmuré tout bas, elle releva son châle grisant sur le parquet, puis quitta le piano et se tint, suivie de la jeune fille qui cette fois ne revint plus, malgré la persistance des rappels et des interminables applaudissements.

Alors la salle en partie se vida. Le reste du programme s'acheva tant bien que mal au milieu de l'inattention générale et des conversations particulières. Seuls les parents ou les amis des jeunes exécutantes de-

suivaient pour les applaudir, clamant avec d'autant plus d'énergie que visiblement leur bruit demeurait localisé.

Le lendemain tous les journaux étaient remplis de la grande nouvelle: une étoile se levait au firmament de l'art, étoile d'une charme étrange et d'un prodigieux éclat. De très longs détails ne pouvaient encore être donnés sur l'origine, la vie, les projets de la cantatrice: car le programme n'indiquait que son nom quelque peu barbare: "Rosen de Kerlo" et la Falterni, immédiatement interrompue n'avait pu fournir que des renseignements vagues. Rosen était la fille d'un poète mort jeune. Elle avait été élevée par sa grand-tante, mademoiselle de Kerlo, une Bretonne d'Auray, pieuse, dévouée, parfaitement pauvre, très bonne musicienne au demeurant, et qui avait formé le talent de sa nièce jusqu'au jour où celle-ci était entrée au cours qu'elle venait de couvrir d'un nouvel éclat.

Ces dames vivaient fort retirées, dans un quartier perdu. La jeune fille était d'une humeur peu sociable... presque farouche; elle était toujours vêtue de noir. "Tenez! avait dit la Falterni, un détail suffira pour la peindre: elle ne se lie avec personne... elle ne quitte jamais ses gants!"

Cette révélation, à défaut d'autres, fut retenue et servit de thème aux articles qui parurent le lendemain, vibrants comme des fanfares. On appela "Rosen de Kerlo" "la belle aux gants noirs," et cette désignation aida puissamment à populariser sa renommée.

Inconnue la veille, Rosen, à dater de cette soirée, avait à places au milieu des célébrités parisiennes. Les papetiers, dès le lendemain, sollicitaient en foule l'honneur d'exposer et de vendre son portrait.

"Hélas! répondait la jeune fille avec un triste sourire, je n'ai jamais eu ni le désir, ni le moyen... de me faire photographier!"

Depuis deux ans, toutefois, elles semblaient un peu moins malheureuses: elles faisaient de la musique plusieurs heures par jour et le voisinage se plaisait à écouter la merveilleuse voix de la jeune fille que sa tante accompagnait sur un très vieux piano. Elles avaient ainsi vécu dans une atmosphère mystérieuse que nulle enquête indiscret n'avait osé violer, tant était profonde la vénération qu'elles avaient inspirée par leur réserve, leur dignité et leurs souffrances plutôt présentes et devinées que connues.

La surprise des concierges et des locataires fut donc extrême lorsque un jour, au lieu de ce concert qu'ils ignoraient absolument, un certain nombre de voitures amenèrent successivement et dès le matin devant l'étroite porte de la maison des inconnus qui paraissaient des personnages, demandant avec respect les "dames de Kerlo," montaient l'escalier d'un air affairé et redescendaient quelques instants plus tard avec des mines déçues.

Tant de visites simultanées après une solitude si complète et si prolongée avaient de quoi surprendre et paraissaient inexplicables. Vers deux heures de l'après-midi, une dame âgée, très modestement vêtue d'une robe sombre et d'un humble mantelet, se présentait à son tour devant la concierge qui, pour la dixième fois, répétait: "Les dames de Kerlo... escalier à droite, au fond de la cour, quatre étages à monter..." lorsque celles-ci parurent au seuil du vestibule. La visiteuse s'avança vers elles et les salua. "J'espérais avoir l'honneur de vous rencontrer chez vous, dit elle, mais je vois que vous allez sortir, et je ne veux pas vous déranger. Permettez-moi seulement de vous demander à quel moment il vous serait possible de me recevoir..." Puis, elle ajouta, d'une voix basse et comme intimidée: "Je suis madame de Røder, la mère de Marc de Røder, accompagnateur au cours de madame Falterni."

—Mon Dieu, madame, dit tante Rose, je voudrais bien vous recevoir... Je ne sais comment m'excuser... Mais puisque monsieur votre fils est accompagnateur chez madame Falterni, vous devez savoir que la leçon est à trois heures. Or, la route est longue qui sépare la rue Vavin du boulevard Haussmann."

Naturellement, la concierge écoutait ce colloque. La curiosité la rendait ingénieuse et lui donna la hardiesse d'intervenir. "Si ces dames veulent entrer dans ma loge, dit-elle, il y a justement trois chaises: ça évitera de remonter."

La figure inquiète et triste de la visiteuse déçida Rosen à ne pas la congédier sans savoir au moins ce qui l'avait amenée. "Voulez-vous?" dit elle en souriant. —Madame de Røder s'empressa d'accepter, et toutes trois pénétrèrent dans la loge, sans même remarquer que la concierge les y suivait intriguée... mais satisfaite.

ELLES SE RESSEMBLENT, N'EST CE PAS?



Voici les jumelles qui ont gagné les prix dernièrement offerts par le Times-Picayune à ceux et à celles "à paire" qui se ressemblaient le plus. A gauche les Milles Laura et Ida Pattison, 2321 rue Carondelet. A droite Mme. Cecilia Le Breton et Mme. Cecile Humphreys, 68 ans.

tapissier... On racontait même que, l'ouvrage étant venu à manquer, elle avait fait des ménages et joué de la guitare devant le théâtre de Guizot dans un jardin public.

Depuis deux ans, toutefois, elles semblaient un peu moins malheureuses: elles faisaient de la musique plusieurs heures par jour et le voisinage se plaisait à écouter la merveilleuse voix de la jeune fille que sa tante accompagnait sur un très vieux piano.

Elles avaient ainsi vécu dans une atmosphère mystérieuse que nulle enquête indiscret n'avait osé violer, tant était profonde la vénération qu'elles avaient inspirée par leur réserve, leur dignité et leurs souffrances plutôt présentes et devinées que connues.

La surprise des concierges et des locataires fut donc extrême lorsque un jour, au lieu de ce concert qu'ils ignoraient absolument, un certain nombre de voitures amenèrent successivement et dès le matin devant l'étroite porte de la maison des inconnus qui paraissaient des personnages, demandant avec respect les "dames de Kerlo," montaient l'escalier d'un air affairé et redescendaient quelques instants plus tard avec des mines déçues.

Tant de visites simultanées après une solitude si complète et si prolongée avaient de quoi surprendre et paraissaient inexplicables. Vers deux heures de l'après-midi, une dame âgée, très modestement vêtue d'une robe sombre et d'un humble mantelet, se présentait à son tour devant la concierge qui, pour la dixième fois, répétait: "Les dames de Kerlo... escalier à droite, au fond de la cour, quatre étages à monter..." lorsque celles-ci parurent au seuil du vestibule. La visiteuse s'avança vers elles et les salua. "J'espérais avoir l'honneur de vous rencontrer chez vous, dit elle, mais je vois que vous allez sortir, et je ne veux pas vous déranger. Permettez-moi seulement de vous demander à quel moment il vous serait possible de me recevoir..." Puis, elle ajouta, d'une voix basse et comme intimidée: "Je suis madame de Røder, la mère de Marc de Røder, accompagnateur au cours de madame Falterni."

—Mon Dieu, madame, dit tante Rose, je voudrais bien vous recevoir... Je ne sais comment m'excuser... Mais puisque monsieur votre fils est accompagnateur chez madame Falterni, vous devez savoir que la leçon est à trois heures. Or, la route est longue qui sépare la rue Vavin du boulevard Haussmann."

Naturellement, la concierge écoutait ce colloque. La curiosité la rendait ingénieuse et lui donna la hardiesse d'intervenir. "Si ces dames veulent entrer dans ma loge, dit-elle, il y a justement trois chaises: ça évitera de remonter."

de votre succès d'hier au soir, et j'ai pensé que le bonheur vous disposerait à la bonté. Mon fils, que vous connaissez de vue seulement, car son orgueil est comme une muraille derrière laquelle il cache ses qualités, mon fils n'est pas heureux!" —En disant ces mots, la mère eut la voix étranglée par un sanglot.

"Remettez-vous, madame, dit Rosen avec sympathie. Depuis un an, monsieur votre fils est, en effet, accompagnateur du cours Falterni. J'ai eu souvent l'occasion de constater son talent et d'abuser de sa patience; que pourrais je donc pour lui être utile et pour vous être agréable?"

—Ah! mademoiselle, dit Mme de Røder en s'inclinant comme si elle voulait tomber à genoux, mon instinct ne m'avait pas trompé! Ce que je viens aujourd'hui vous demander, c'est que vous consentiez à entendre les œuvres de mon fils; peut être ensuite consentiriez-vous à les interpréter.

"Vous serez d'aujourd'hui de ces enchantées qui tiennent les foules suspendues à leurs lèvres et qui imposent au public le goût de tout ce qu'il leur plaît de protéger et de défendre. Quand elles daignent prendre sous leur patronage un obscur musicien qui végète dans l'ombre, elles le projettent sur lui un peu de la lumière dont elles sont environnées, elles l'imposent à l'attention, elles le signalent à la critique; voilà le service que j'impose de votre générosité. Sous sa modeste opiniâté, sous sa haute défiance, mon fils dissimule, je vous l'affirme, un talent de premier ordre. Et je sens bien, moi, qu'il meurt de demeurer ainsi dans l'ombre! Hélas! s'il savait que je vous dis ces choses, il me reprocherait ma franchise... Mais les mères perdent tout orgueil quand leurs enfants souffrent... et c'est sans hésiter... sinon sans rougir que je suis venue tendre mes mains vers vous."

—Mon Dieu, madame, répondit la fille, j'ai peur que vous ne vous fassiez illusion sur le concours que je puis prêter à monsieur votre fils. Les œuvres des jeunes ont besoin d'un interprète qui les impose et je ne suis encore qu'une écolière. De plus, je ne serai jamais une cantatrice dans l'acceptation ordinaire du mot... puisque je n'aspire qu'à gagner modestement ma vie en donnant des leçons.

—Oh! ce n'est pas possible! interrompit anxieusement madame de Røder.

—C'est la vérité pure, madame, interrompit tante Rose qui n'avait encore rien dit.

Madame de Røder protesta vivement.

—Pour trouver des leçons, il faut être connue; pour se faire connaître, il faut se produire, au moins dans les concerts, sinon sur un théâtre. —Il est certain, dit Rosen, qui déclinait abréger l'entretien, il est au moins probable que je serai forcée de me faire entendre tout d'abord dans quelques concerts, dans quelques soirées. Si vous estimez, madame, que dans cette sphère restreinte et modeste je pourrais encore être utile à monsieur votre fils, je veux bien essayer, trop heureuse si je pouvais placer les débuts de ma carrière sous l'égide protectrice d'un service rendu. Mais je ne sais pas du tout ce que je pourrais faire, et vous voyez vous-même combien, dans tout ce cas, mon concours sera de mince importance.

—Ah! combien je vous suis reconnaissante, au contraire, mademoiselle! Quel jour pouvez-vous nous recevoir, mon fils et moi?"

—Hélas! madame, je vous reviens. Mais pour me révéler les œuvres de M. de Røder, un piano est nécessaire. Or, le nôtre est tout à fait indigne d'un compositeur.

—Consentez-vous à venir chez moi? Je demeure, il est vrai, très loin d'ici; mais l'omnibus qui part de l'Odéon s'arrête devant ma porte aux Batignolles.

—Soit! dit Rosen en souriant. Si tu veux, tante Rose, nous irons ce soir, vers sept heures.

—Volontiers, répondit la vieille fille.

Madame de Røder remerciait en essayant ses larmes.

Le soir même, après leur modeste repas, les demoiselles de Kerlo gagnèrent l'Odéon, montèrent dans l'omnibus et se laissèrent emporter vers Clichy.

Pendant le long trajet qui sépare la rue de Vaugirard de l'impasse du Couvent des Batignolles, Rosen, sans savoir précisément pour quelle cause, regrettait le mouvement de son cœur qui l'avait poussée à promettre cette visite.

Sa tante, au contraire, n'envisageant que le service à rendre, l'encourageait, raillant ses pressentiments et ses appréhensions. Elles arrivèrent enfin devant la maison qui leur avait été désignée. C'était une de ces grandes constructions légères et provisoires, telles que les boulevards extérieurs et surtout les rues qui les avoisinent en continuent encore, et qui habitent tant bien que mal sous leur toit de zinc, leurs murs légers, leurs cloisons mal crépées, des familles d'ouvriers, de modestes bourgeois, de petits rentiers besogneux, d'employés retraités, jusqu'à ce que la pioche des démolisseurs les abatte pour faire place à de solides maisons de pierre.

Les dames de Kerlo monterent les cinq étages d'un étroit escalier qui n'avait jamais connu le luxe de la ciré ni du tapis, et sonnèrent.

Madame de Røder vint leur ouvrir et les fit entrer en murmurant des paroles de gratitude et des excuses: "Mon fils m'a vivement blâmée de ma hardiesse!" disait-elle à voix basse.

Elles pénétrèrent dans une petite pièce très simplement meublée, mais dont les deux fenêtres ouvertes donnaient sur la vaste plaine où, parmi les maisons isolées, les hautes cheminées des usines et les arbres des petits jardins, les rayons roses du soleil couchant éparpillaient gaiement la buée d'or de leurs clartés adoucies. Au loin, les cotreaux qui dominaient Nanterre enserraient l'horizon d'une large ceinture de verdure. Et Rosen, habituée à l'étroite perspective de la petite cour de la rue Vavin, ne put retenir, à cette vue, un cri de surprise et d'admiration.

Mais soudain, Marc de Røder parut. D'un air triste et froid, il s'inclina profondément devant les demoiselles de Kerlo et, tout de suite, l'excusa de la démarche qu'à son insu sa mère avait cru devoir tenter. —Je n'ai rien, en vérité, qui puisse provoquer votre sympathie; je suis malheureux et maladroit. Or, la maladresse est impardonnable et le malheur est contagieux; je regrette que vous ayez pris la peine de venir jusqu'ici.

Choses Dralatiques

SES PETITS PROFITS
Le marchand juif.—Che ne vais aucun brovit sur ce bartessus! Le client.—Mais vous dites cela de toutes vos marchandises! Comment faites-vous donc pour vivre? Le marchand juif.—Che vais un bedit pénécie zur le babier et lavi-zelle.

EN CLASSE
L'instituteur.—Comment vous ne savez pas encore additionner? Voyons, un 9 et un 9, ça fait combien? L'élève.—Un œuf et un œuf ça fait... deux œufs.

L'UNIVERSITE
Un jeune professeur dit à une jolie élève de 20 ans qui suivait son cours: —Laissez-moi vous enseigner à m'aimer. Ce à quoi la jeune fille répondit: —Combien serons-nous à suivre le cours?

PAS MAL, EN EFFET
—La ville de Montréal a une population de 800,00 habitants. —Nous autres on a qu'une population de 250 habitants, mais c'est pas si mal pour un petit village comme le nôtre.

SES CRAINTES
—Le monde est un vaste théâtre. —Je le sais, mais ce qui m'intrigue, c'est de savoir qui m'attendra à la sortie: Saint Pierre ou bien... Mephisto.

LES TOILETTES
Monsieur.—Je ne sais pas où les femmes ont acquis ce besoin de renouveler leurs toilettes tous les quinze jours. Eve, la première femme, n'était pas comme cela! Madame.—Non, en ce temps-là il n'y avait qu'un seul homme sur la terre... et elle l'avait.

SON REGRET
—Monsieur Auguste est-il présent? —Non, monsieur; j'ai excessivement de regret à vous dire qu'il ne l'est pas. —Pourquoi avez-vous tant de regret? —Parce que je déteste mentir, monsieur.

A LA CAMPAGNE
Mariette, six ans.—Qu'est-ce que cela, maman? La maman.—C'est du lait, ma fille, du vrai lait de vache. Mariette.—Pourquoi, dis, que notre laitier de la ville ne garde pas de vaches? Germaine.—J'aime le beau, le bon, le vrai, l'innocent... Georges.—Oh, mademoiselle, vous m'aimez, quel bonheur!...

UN EXPERT
Le patron.—J'ai besoin d'un homme pour le bureau d'information. Il me faut un homme capable de répondre à toutes les questions qu'on lui posera... L'applicant.—Je suis l'homme qu'il vous faut... J'ai huit enfants.

LA LETTRE
Ici, maman.—J'écris à ton papa qui est à la ville. Dois-je lui dire que tu l'embrasses? Ghislaine, sept ans.—Oh, non! je ne puis pas l'embrasser... Je viens de manger des oignons!

COMME LUI
—Et qu'est-ce que vous avez l'intention de faire de votre garçon lorsqu'il sera grand? —J'ai envie de lui faire prendre les Ordres. —C'est comme mon mari, alors... il est voyageur de commerce.

LES OPERATIONS AU MAROC
Rabat.—Au cours de la semaine écoulée, le groupe mobile d'Ouezzan a achevé sa concentration à Sidi-Redoual, à vingt kilomètres au sud-est d'Ouezzan. Chez les Marmouchas, le groupe mobile du sud s'est porté le 15 octobre, sans incident, à l'est du souk des Aitzaaza. Plusieurs familles, dont celle d'un notable influent des Aitzaaza ont réintégré le pays. Les pourparlers pour la conclusion de soumissions ou de trêves se poursuivent par l'intermédiaire des notables ou des groupements indigènes.

L'ENREGISTREMENT DU TEMPS
Le dispositif présenté à l'Académie des Sciences par M. Henri Chrétien peut être monté avec les ressources ordinaires de tout laboratoire. C'est l'application d'un montage déjà employé par Cornu dans ses recherches sur la synchronisation électro-magnétique des horloges; il ne présente donc d'autres nouveautés que des dispositions de détails, mais qui transforment heureusement le montage de Cornu en un véritable chronographe imprimant de haute précision.

L'homme et la femme tendent leur feuille d'identité. L'employé inscrit en charge le nom du conjoint et la date, appose un cachet, puis dit simplement:

LES DENTELLES DU VELAY

Au cours de son voyage dans le Puy-de-Dôme, le président de la République a visité une exposition de dentelles du Velay. L'art de la dentelle est très ancien dans cette contrée; il y fut apporté d'Italie, à l'époque des pèlerinages que l'on faisait à la Vierge noire du Puy. L'industrie dentellière fut bientôt florissante; mais à la fin du dix-huitième siècle, l'austérité des modes lui porta un coup fatal. Les dentellières, ne pouvant plus gagner leur vie, jetèrent au feu leurs fuseaux. Cependant, un dentellier du Puy, nommé Falcon, se mit en tête de rénover l'industrie moribonde. Grâce à des modèles nouveaux, il obtint des commandes de Paris et de Lyon, et l'industrie dentellière du Velay fut sauvée.

CONTRE L'ESPERANTO
La Commission de coopération intellectuelle de la Société des Nations s'est occupée, dans sa dernière session, du problème de la langue internationale. Après une longue discussion, au cours de laquelle les opinions des partisans et des adversaires de l'esperanto purent être confrontées, la commission a voté, à sujet, la résolution suivante: "La Commission de coopération intellectuelle, après avoir examiné les différents aspects du problème d'une langue auxiliaire internationale, ne croit pas devoir recommander une langue artificielle à l'attention de l'Assemblée de la Société des Nations."

"Elle ne conteste pas les avantages pratiques qu'aurait l'adoption universelle d'une langue auxiliaire artificielle. Mais elle estime que son effort doit tendre, avant tout, à favoriser l'étude des langues vivantes et des littératures étrangères, car cette étude constitue un des moyens les plus puissants de rapprochement intellectuel et moral entre hommes de nationalités différentes, rapprochement qui est l'idéal même de la Société des Nations."

LES FONCTIONNAIRES EXPULSES
On s'attend dans les milieux officiels français à ce que les Allemands insistent tout particulièrement sur le retour des fonctionnaires expulsés de la Ruhr et de la Rhénanie, et cette insistance, croit-on dans les mêmes cercles, pourrait bien être un obstacle à une entente. Le gouvernement français a-t-on déclaré, s'opposera catégoriquement au retour des fonctionnaires qui ont été expulsés pour actes de sabotage et pour encouragement à la rébellion contre les autorités d'occupation. De plus, les autorités françaises dans la zone occupée ont signalé que les populations de la Ruhr et de la Rhénanie n'avaient aucun désir de voir revenir les titulaires prussiens des différents postes.

LA LECON
Le monsieur.—Pourquoi as-tu de si vilains mots dans la bouche? Le petit garçon.—L'enseigne à mon petit frère les mots qu'il ne doit pas dire.

Les fameux Cèdres du Liban disparaissent peu à peu, selon l'oracle du prophète Isale, un enfant peut maintenant les compter. Les sept plus vieux Cèdres auraient 6,000 ans d'existence.

ON DEMANDE

Bonne, française, pour un petit garçon. Se présenter avec des recommandations. Ecrire T-72, Times-Picayune.

Etes-vous étonné, demande cette dame

"Que j'ai confiance au Cardui," —Elle était si faible qu'elle dut s'aliter—Lisez donc sa narration.

Oswatonic, Kansas.—Mme F. E. Keast, qui habite dans le Comté d'Illinois, dit: "Nous sommes venus dans cet état il y a onze ans et j'étais en bonne santé pour longtemps, cependant il y a un peu plus d'un an je devins malade... Je devins si faible que je ne pouvais plus rien faire, je ne pouvais me tenir debout... Je dus m'aliter... Je souffris beaucoup, j'étais nerveux à un tel point que je me croyais mourant. J'essayais donc des médicaments et l'on fit bien attention à moi, malgré cela je ne pus me lever. Je suis restée alitée pendant trois mois, incapable de faire quoique ce soit. Mon mari colle des affiches et distribue des circulaires. Un jour, comme il y avait un Ladies' Birthday Almanac parmi ses circulaires, je me mis à lire et j'en voyais ensuite un membre de la famille pour acheter une bouteille de Cardui. Ça résonna et dit que je ne le prendrais pas. Mais j'en pris, je commençai par prendre une cuillerée de Cardui toutes les deux heures. Je ne pris aucune autre médecine et je pris finalement le Cardui, et deux semaines après que j'eus pris la première cuillerée de Cardui, je puis me lever—me sentant beaucoup mieux que depuis des mois. Je continuai jusqu'à ce que je devienne en parfaite santé. Etes-vous étonné que j'ai confiance en Cardui, et que j'ai acheté une bouteille de Cardui, et que j'ai eu de meilleurs résultats que pour les femmes que le Cardui." Tous les pharmaciens vendent la Cardui, pour les femmes.—Adv.

CUNARD
En France en 6 jours ou moins, 222 un des "Trois Géants" partant chaque Mardi pour Cherbourg—**BERENARIA AQUITANIA MAURETANIA**
Cortéousie. Confort. Cuisine par excellence. Renseignez vous chez l'agent de la Cie Cunard, 205 Rue St. Charles, Nouvelle-Orléans, Louisiane.